

Chapitre 4 :

Du nord au sud de l'Europe, un hooliganisme qui diffère

Dominique Bodin, Stéphane Héas, Luc Robène

Si la violence est devenue un facteur récurrent dans les stades du monde entier, elle ne s'exprime pas de la même façon au nord et au sud. Il ne faut pourtant pas tomber dans la caricature

Comme nous avons déjà eu maintes fois l'occasion de l'affirmer¹, dans l'imaginaire collectif, le hooligan est anglais, jeune, exclu socialement, délinquant dans la vie ordinaire, prenant prétexte du match de football pour venir au stade commettre ses méfaits et, enfin, porteur d'une idéologie d'extrême droite.

A cette image caricaturale qui empêche de penser le hooliganisme autrement que comme le résultat d'une « désorganisation sociale » résultant de la crise économique de l'Angleterre des années 1970-1980 se substituent en fait des réalités autrement différentes. Tout d'abord force est de constater que le hooliganisme, s'il touche principalement le football, ne se limite pas au seul territoire du Royaume-Uni. Les manifestations de violences entre supporters, les affrontements avec les forces de l'ordre, les dégradations diverses qui accompagnent les matches de football sont mondialement répartis : confrontations brutales entre supporters de Saint-Petersbourg et de Moscou, bagarres dans les stades d'Amérique latine, violences dans les stades béninois, autant d'exemples différents qui montrent, si besoin était, que le hooliganisme tout comme le football, qui fournit pour l'essentiel l'essence et le support de sa théâtralisation, sont, si ce n'est universels, du moins largement répartis sur l'ensemble de la planète. Si l'Europe, au sens extensif du terme², est concernée à chaque rencontre de championnat par ces manifestations de violences, le hooliganisme touche aujourd'hui également les rencontres entre équipes nationales. Le

lynchage du gendarme Nivel en France lors de la Coupe du Monde 1998 ou le meurtre d'un supporter albanais à l'issue de la rencontre opposant la Grèce à l'Albanie, le 5 septembre 2004³, en sont des exemples. Ces violences, enfin, ne sont pas ou ne sont plus le seulapanage des rencontres opposant des clubs de très haut niveau. L'étude que nous avons menée pour la ligue d'Aquitaine (France) de football démontre que ces violences voient se cristalliser les oppositions sportives, identitaires, ethniques ou communautaristes et concernent aujourd'hui les échelons les plus bas des championnats de football.

Si la mondialisation et l'essaimage de cette forme particulière de violence sportive amènent, ou laissent, à penser à «un» hooliganisme qui serait uniformisé ou univoque, peut-on dire pour autant que ces violences sont identiques dans leurs fondements, leurs expressions, leurs origines et leurs organisations du nord au sud et de l'est à l'ouest ?

S'il existe des différences, comment expliquer cette persistance à laisser croire que le Royaume-Uni serait davantage concerné que les autres pays par les actes hooligans ?

A l'origine des représentations collectives : le Heysel

Si le hooliganisme est bien antérieur au drame du Heysel, celui-ci va néanmoins favoriser l'extension du phénomène à l'Europe entière et construire largement les représentations collectives en la matière.

En mai 1985 Liverpool et la Juventus de Turin jouent la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions au stade du Heysel à Bruxelles. Si les supporters de Liverpool ne font pas partie des plus dangereux d'Angleterre, ils sont néanmoins précédés d'une réputation sulfureuse. Ainsi, pour ne prendre que quelques exemples parmi les nombreux incidents qui leur sont imputables, peut-on évoquer entre autres : en juin 1984 lors du match AS Roma-Liverpool, les affrontements avec les Ultras italiens avaient fait une quarantaine de blessés et provoqué l'arrestation d'une cinquantaine de supporters.

Cet exemple conforte l'idée d'une montée en puissance des actes de violence des supporters de Liverpool, lisibles à travers les concepts, habituellement utilisés en criminologie, pour rendre compte de la délinquance : la participation et la fréquence. Afin de prévenir tout incident, le service d'ordre était nombreux et avait reçu des consignes de fermeté. Les supporters des deux équipes ont été introduits très tôt

dans le stade, séparés seulement par un grillage. Attente, provocations, insultes, tentatives d'intimidation, alcool, jets de «cigarettes». Quelques supporters anglais réussissent à s'introduire dans le «bloc Z» réservé à la Juve, et chargent. Les policiers débordés laissent passer. Les supporters italiens des derniers rangs, affolés, se mettent à descendre leurs gradins, écrasant contre le grillage inférieur leurs congénères surpris qui ne savaient pas ce qui se passait au-dessus d'eux. La sécurité du stade a attendu durant de longues minutes l'ordre de déverrouiller les grillages en bas de la tribune. Cela aurait pourtant permis aux supporters d'échapper à l'écrasement. Il n'y a pas eu affrontement dur et direct mais un défaut dans la sécurité passive du stade malgré la présence de 2 290 policiers, défaut qui sera réparé le 19 août 1985 par la mise en place d'une convention européenne «sur la violence et les débordements des spectateurs lors de manifestations sportives et notamment de matches de football». La commission d'enquête montrera également que des billets ont été vendus «à n'importe qui» au mépris total des règles élémentaires de sécurité.

Quoi qu'il en soit, dans l'urgence médiatique des événements qui se sont déroulés au Heysel, les journalistes, en répétant en boucle les interprétations sur le hooliganisme anglo-saxon, ont contribué très largement à la fabrication des représentations en la matière : dans l'imaginaire collectif, le hooligan est devenu définitivement un Anglais, jeune, mal inséré socialement, délinquant dans la vie ordinaire et imbibé d'alcool. A aucun moment, personne ne s'est interrogé sur les antagonismes entre ces deux groupes, ni même à chercher à savoir si les supporters de Liverpool étaient bien à l'origine de cet événement tragique.

Les sanctions exemplaires prises à l'encontre des clubs anglo-saxons (interdiction de Coupe d'Europe durant 3 saisons) n'ont fait que renforcer cette image d'un hooliganisme anglais pour l'essentiel. Ces sanctions étaient pourtant iriques car elles touchaient parfois des clubs qui n'avaient rien à se reprocher, ou tout au moins rien de plus que d'autres clubs belges, allemands, hollandais, français, italiens ou espagnols. Ce contexte de dérèglement et de «*désorganisation sociale*»⁴ n'est pas le seul facteur explicatif du hooliganisme, mais il est certain que les violences trouvent leur ancrage préférentiellement dans le vide social laissé par les dirigeants de clubs au point, parfois, de mettre en péril toute tentative de prévention⁵. Il s'agit encore d'un message fort adressé tout à la fois aux supporters qui, bien que violents sont passionnés par le football, et aux clubs de l'Europe

entière, les mettant en garde sur les dérives violentes et les sanctions qui peuvent être prises. C'était, enfin, une période transitoire permettant à l'UEFA (Union Européenne de Football Association), au conseil de l'Europe, aux Fédérations nationales et aux Etats de réglementer et de légiférer sur l'organisation de l'encadrement, du contrôle et de la prévention, au sens large du terme, sur la violence et les débordements des spectateurs lors des manifestations de football notamment.

Des supportérismes qui se distinguent du nord au sud

Il reste néanmoins à expliquer pourquoi *a contrario* de nombre d'idées reçues, le hooliganisme n'est pas le fait d'individus extérieurs au football. Les hooligans sont en effet d'authentiques supporters, passionnés et connaisseurs de leur club en particulier et du football en général. Un grand nombre d'auteurs l'a démontré, et ce, parfois depuis fort longtemps⁶. Ce sont même, en France du moins, les plus cultivés, sportivement et «footballistiquement», qui s'avèrent être les plus violents. Cette persistance à proclamer le contraire s'explique soit par un soutien immodéré et inconditionnel au «monde du football» qui, comme le suggère Ehrenberg, «cherche à préserver l'image d'un sport propre» et à se dégager de toute responsabilité, soit encore par l'utilisation de données officielles qui s'avèrent parfois erronées, soit par une totale méconnaissance du fonctionnement social et culturel des groupes de supporters.

Affirmer cela ne revient pas à limiter le supportérisme au seul hooliganisme, ni même à établir une équation simpliste qui ferait de tous les supporters des hooligans. C'est simplement reconnaître que le hooliganisme est une partie intégrale, intégrante et intégrative des groupes de supporters, une réalité du supportérisme mais aussi un risque auquel ils sont confrontés par le seul fait d'être supporters. Les rôles et statuts ne sont pas aussi distincts au sein d'un groupe que le suggère un des leaders des Ultras Occitans⁷ : «chaque groupe est composé de chanteurs, de buveurs et de frappeurs». Ces rôles et ces statuts ne sont en effet pas définitivement distribués et ségrégués, chaque supporter pouvant recourir à l'un ou à l'autre en fonction des matches, des antagonismes vécus et ressentis, des circonstances, etc.

«Modèle anglais et modèle italien»

Ce qui distingue nettement les supporters du Nord et du Sud de l'Europe c'est leur organisation. Deux formes de supportérisme sont observables dans les tribunes européennes : «le modèle anglais et le modèle italien»⁴. Le premier est caractérisé par des supporters qui revêtent très peu les insignes et les couleurs de leur club. Ils encouragent leur équipe en criant, en exhortant les joueurs à se battre et en entonnant le chant emblématique du club. Le second, plus organisé et plus structuré, se traduit par la théâtralisation et la mise en spectacle des tribunes à travers l'organisation de *tifos* : spectacles hauts en couleurs à l'aide de grandes bâches (maillot du club par exemple), de banderoles, de feuilles de papier qui reproduisent les insignes ou les emblèmes du club, du groupe ou de la ville mais aussi de chants. Avec les *tifos*, les jeunes supporters authentifient leur présence en rendant leur soutien visible mais également identifiable. Cette visibilité est renforcée par la présence de bâches au nom du groupe installées dans la portion de virage qu'ils occupent mais aussi, pour la plupart d'entre eux, par le port de vêtements aux couleurs du club.

En France, le «modèle anglais» est présent dans quelques clubs : essentiellement à Paris, Lyon, Caen et Lille. Le «modèle italien», appelé aussi Ultra, plus fréquent en France, s'est structuré au début des années 1980 par mimétisme lors de la venue des supporters italiens lors de rencontres de Coupe d'Europe. Leur date de création figure souvent dans le nom dont les groupes s'affublent comme pour authentifier leur ancienneté et leur primauté en ce domaine : CU 84 (Commando Ultra de Marseille créé en 1984), UB 85 (Ultras Bordeaux, créés en 1985).

Cette distinction est importante car elle induit tout d'abord les jugements de valeurs émis à l'encontre des supporters anglais. A leur soutien bruyant et chauvin vient s'ajouter l'idée qu'ils n'appartiennent pas au football puisqu'ils ne portent pas les couleurs du club. Ils sont considérés alors comme des éléments extérieurs au football venant dans le stade commettre leurs méfaits. Les Ultras, même s'ils inquiètent et dérangent parfois, donnent quant à eux, grâce à la mise en spectacle des tribunes, une impression festive et dionysiaque.

Ce n'est cependant pas la seule distinction car, en ne portant pas de tenue spécifique, les supporters anglais, bénéficient d'un anonymat pour commettre des actes délictueux à l'image de ceux que l'on dénomme les *casuals*⁵ aujourd'hui. A l'inverse, les Ultras sont facilement

identifiables. Est-ce à dire pour autant qu'ils sont moins violents ? Pour échapper au contrôle social, de plus en plus efficient lors de rencontres de football, ils en viennent à se battre parfois fort loin des stades. On peut citer, par exemple, les affrontements entre supporters marseillais et bordelais qui eurent lieu l'an dernier en France sur un parking d'autoroute, à une trentaine de kilomètres de Marseille, après une rencontre ayant opposé l'Olympique de Marseille aux Girondins de Bordeaux.

Malgré cette différence morphologique dans les parures entre le Nord et le Sud de l'Europe, les diverses études relatant la composition des groupes font apparaître une unité de structuration quels que soient l'époque et le lieu. On distingue trois entités : les « meneurs » dont le nombre varie de cinq à dix personnes, et qui sont les responsables, les leaders du groupe, souvent fondateurs de celui-ci ; le « noyau dur », qui peut compter de dix à deux cents membres, présent presque à chaque match à domicile et effectuant au minimum tous les déplacements à hauts risques, agressifs en paroles et en actes, souvent responsables des incidents, et enfin la masse du groupe de supporters, les « stagiaires » aussi appelés « satellites », « suiveurs » ou « figurants ». La masse des stagiaires est beaucoup plus différenciée que le noyau dur. On y trouve aussi bien des adolescents de treize à quatorze ans qui veulent jouer au casseur que des quadragénaires en mal de sensations fortes. Les membres du noyau dur des clubs de supporters sont effectivement ceux qui ont une expérience du supporterisme inscrite dans le temps. Ils sont les plus assidus et les plus expérimentés et sont généralement présents à tous les matches que ce soit à domicile ou en déplacement.

La conséquence logique de la structuration des groupes, de la volonté de paraître de leurs membres, de la théâtralisation des tribunes est la nécessité de posséder un territoire dans le stade. Ce territoire n'est pas seulement un lieu d'exhibition ; il devient et est aussi un espace où l'on peut affirmer sa force et montrer tout à la fois son nombre et sa capacité à mettre en scène des spectacles de meilleure qualité que les autres, dans le cas des Ultras, ou à soutenir son équipe pour les autres. En un mot, il renforce la reconnaissance sociale et participe à la construction identitaire de chacun des groupes mais aussi des individus.

Aux sources du hooliganisme : les logiques territoriales

La territorialisation des tribunes est, du nord au sud de l'Europe, à la source des conflits. Tout est prétexte et sujet à opposition dans le supportérisme : volonté de soutenir la meilleure équipe, recherche de la suprématie sportive, obtention du statut « officiel » ou davantage officiel à travers certains médias de meilleur groupe, du plus violent, du plus nombreux ou de celui qui est vaincu. Rien d'anormal cependant pour de jeunes supporters qui construisent une identité valorisante et valorisée en s'investissant passionnément, dans les différents groupes, à une période transitoire de la vie : celle du passage de l'adolescence aux rôles et statuts adultes.

La mise en spectacle des tribunes est ce qui procure la plus grande visibilité aux supporters. Pour organiser leurs spectacles, les supporters ont besoin d'un espace. Ils vont donc investir et accaparer les virages. Ceux-ci vont devenir des territoires délimités, bien qu'ouverts à tous, mais où tous ceux qui s'y installeront devront obligatoirement participer à la spectacularisation de l'événement. Ces territoires et ces spectacles sont signalés et signifiés par des bâches au nom ou aux insignes du groupe. Dès lors, le spectacle devient enjeu de bien des manières. Il faudra d'abord être capable de faire mieux chez soi, afin de montrer que l'on est meilleur, ou empêcher l'autre groupe de produire son *show* en volant son matériel, en chantant plus fort que lui, etc. Le spectacle devient concurrence tout autant qu'il est vécu comme une provocation ou une atteinte à l'honneur lorsqu'une bâche, par exemple, est volée. Provocation, réponse à la provocation, vendetta, ces atteintes à l'honneur appellent des réparations vengeuses qui ne sont que le début d'une spirale sans fin. Mais la territorialisation des tribunes est source d'autres conflits. Tous les emplacements ne procurent pas la même visibilité dans le stade et entraînent parfois des affrontements pour l'hégémonie du virage au sein d'un même club. Un exemple simple est celui de la bagarre opposant deux leaders marseillais dans le virage nord... de Bordeaux en 1998. En dehors des différents identitaires de ces deux groupes, l'explication de cette bagarre tient dans la tentative d'éviction quelques semaines plus tôt des Winners par les Ultras dans le virage sud du stade-vélodrome. Alors que les membres du noyau dur des Winners étaient en Belgique pour prêter « main forte » à leurs homologues du *Hell Side* du Standard de Liège, les Ultras tentèrent, sans résultat, d'investir leur territoire, situé plus haut que le leur et plus visible. La vigilance des stadiers et

des dirigeants empêcha toute représaille pendant plusieurs semaines mais se concrétisa finalement à Bordeaux. De nombreux affrontements trouvent ainsi leur origine dans des logiques territoriales et des antécédents qui remontent parfois à plusieurs saisons et ne sont donc compréhensibles et prévisibles que par l'historicité des antagonismes.

Au nord les supporters d'extrême droite, au sud un supportérisme plus «libertaire» ?

A ces logiques territoriales viennent s'ajouter et se superposer, parfois, des oppositions politiques remarquables aujourd'hui dans de nombreuses tribunes européennes sans que pour autant, là encore, on puisse distinguer clairement les hooligans du nord de ceux du sud. Aux représentations collectives qui font du supporter anglo-saxon, notamment, un individu porteur d'une idéologie d'extrême droite se substitue une réalité bien différente.

Tout d'abord, le phénomène n'est pas nouveau. Les sont apparus à la fin des années 1960 en Angleterre. A l'origine ce mouvement, relativement confidentiel, n'est pas raciste. Les skinheads, issus à l'époque pour la plupart des milieux ouvriers, partagent des valeurs communes avec les immigrés qui sont, comme eux, exclus d'une société en déliquescence. C'est à la fin des années 1970 que le mouvement *skinhead* recourra réellement à la violence. Cette culture prend place dans les tribunes ; certains groupes musicaux affichent leur soutien à tel ou tel club dans leurs chansons et composent quelques mélodies faciles à utiliser pour soutenir les équipes. Certains supporters se reconnaissent alors dans ces groupes.

Progressivement vont ainsi se structurer des groupes skinheads qui se radicaliseront toujours davantage en réaction à la situation d'exclusion dont ils sont ou se sentent victimes. Les skinheads n'affichent pourtant pas encore tous, loin s'en faut, une appartenance politique. Ce n'est qu'à partir du début des années 1980 que le mouvement va se radicaliser. La plupart des skinheads s'inscrivent dans les deux principaux partis d'extrême droite : le British Movement et le National Front. Cette adhésion politique a pour conséquences essentielles d'accroître la violence, mais également d'aider à diffuser les idéologies d'extrême droite parmi les jeunes supporters déçus par les partis politiques classiques et inquiets de leur devenir. Ils trouvent alors dans le racisme, et dans les idéologies xénophobes, un moyen d'exprimer leur colère en se concentrant sur une «victime émissaire».

A cause du malaise social, mais aussi par mimétisme, d'autres groupes vont se structurer un peu partout en Europe en s'affublant de noms inquiétants. En Espagne, les jeunes franquistes se regrouperont autour de l'Español de Barcelone.

Force nous est de constater que les stades français ne sont pas en reste et qu'un certain nombre de clubs de supporters sont affublés de noms qui ne sont pas sans rappeler le IIIème Reich. C'est le cas de l'Army Korp (PSG) ; d'autres affichent directement leur appartenance politique Ordre Nouveau (PSG) ; certains réactivent les souvenirs de mai 68^{is}, avec le PSG ASSAS Club. Toutes ces idéologies présentent-elles cependant le même caractère de dangerosité ? Si ces démonstrations sont, comme l'affirme Bromberger¹¹, davantage une expression prosaïque et sporadique permettant au groupe de marquer son autonomie ou un moyen pour quelques-uns de se distinguer, elles représentent cependant parfois une réelle émanation de partis politiques. Les groupes servent alors de vitrine et permettent de noyauter la jeunesse des tribunes pour la recruter.

Le football n'est que le reflet de la société et donc des tensions politiques qui traversent le corps social. Il a été l'un des moyens d'affirmation des identités dans l'Espagne franquiste des années 1936-1975, de propagande pour Salazar au Portugal.

Comment dès lors continuer à affirmer que seuls, ou principalement, les hooligans du Nord de l'Europe possèdent une idéologie d'extrême droite ? A cette perspective réductrice vient s'ajouter le fait que très peu de groupes revendiquent une quelconque idéologie.

Il y a trop souvent confusion avec le racisme affiché ou entendu dans les tribunes. Aux slogans, aux propos et aux insignes totalement racistes et xénophobes affichés ou entendus dans les stades (croix gammées, utilisation de symboles du Ku Klux Klan, etc.) vient en fait s'ajouter une symbolique certes condamnable et répréhensible, propre au supportérisme, qui est de vilipender les joueurs «étrangers» : cris du singe, jets de bananes ponctuent ainsi allègrement les actions de jeu des joueurs noirs des équipes adverses. Ces comportements sont racistes et inadmissibles mais ils ne sont dans la majorité des cas absolument pas le reflet d'une quelconque idéologie d'extrême droite. Chose plus surprenante, alors que les supporters vilipendent les joueurs noirs adverses, ils encouragent les leurs qui ont pourtant la même couleur de peau ! On ne peut donc pas associer racisme affiché et racisme idéologisé. On doit parler de racismes au pluriel. En termes

de représentations collectives, ces actes sont néanmoins perçus comme des manifestations d'une idéologie d'extrême droite.

Aucun club n'est épargné. Ces manifestations racistes sont présentes dans tous les stades d'Europe, de Liverpool à Parme, comme les médias s'en ont fait l'écho plus particulièrement lors de la saison 1999-2000.

Ces manifestations sont-elles cependant comparables aux déclarations de certains dirigeants ou entraîneurs du football professionnel ? On peut prendre comme exemple le président du club turc de Trabzonspor, Melunet Ali Yilmaz qui avait traité Kevin Campbell, attaquant noir anglais de son club, de «cannibale» et de «dégoré»¹², ou encore l'entraîneur d'Aston Villa qui, se croyant hors antenne, avait traité Marcel Desailly de «putain de fainéant de nègre»¹³.

Racisme et xénophobie ne sont donc pas le fait des seuls supporters. Il n'en reste pas moins vrai que le FARE (Football Against Racism in Europe) a dénombré plus de 120 incidents racistes graves dans le football européen durant les dix dernières années.

Du nord au sud : du racisme ordinaire... aux conflits ethniques

Les idéologies présentes, affichées et revendiquées dans les stades, n'ont donc pas toute la même signification. Dans celles qui émergent et se donnent à voir dans certains pays de l'ex-Europe de l'Est, se retrouvent les mêmes raisons sociales : l'effondrement d'un système économique qui conduit une partie de la jeunesse à s'extrémiser en réaction à la paupérisation dont elle est l'objet. Dans cette tentative de distinguer les hooliganismes, force est de constater qu'émergent ou perdurent également aujourd'hui des formes de hooliganisme dont le fondement est non seulement idéologique mais également et surtout ethnique. D'autres revendications idéologiques, dont le fondement n'est plus seulement l'exclusion économique et sociale d'une partie de la population, existent. Ces affirmations s'avèrent plus dangereuses et plus radicales dans leur expression. Il ne s'agit plus de réclamer une place dans la société, ni même d'affirmer son mal-être. Ce sont les conflits ethniques, culturels et religieux, inhérents, par exemple, à la dernière guerre des Balkans qui sont le ferment des violences xénophobes. Ces dernières sont plus difficiles à endiguer, car elles reposent non seulement sur des *a priori*, des préjugés et des jugements de valeurs, mais aussi sur des atrocités que la mémoire individuelle et collective ne peut effacer d'un seul trait. Le sport devient non pas un

«substitut à la guerre» mais un moyen de la prolonger, de venger l'affront et les atrocités ou de faire perdurer sa victoire. Des conflits inter-ethniques existaient depuis quelques années déjà dans le football de l'ex-Europe de l'Est, laissant présager des oppositions et des affrontements plus radicaux. On peut ainsi citer, par exemple, les rencontres opposant le Spartak de Moscou au Dynamo de Tbilissi, ou encore le match Dynamo de Zagreb-Etoile Rouge de Belgrade du 13 mai 1990 à la suite duquel on a dénombré 61 blessés¹⁴. A titre d'exemple, les affrontements qui, lors de la finale du championnat d'Europe de water-polo le 15 juin 2003, ont opposé les supporters croates à ceux de la Serbie-Monténégro, sont un exemple de l'extension du phénomène, ou plus encore révèlent son caractère non sportif. Lors de cette finale, les supporters croates ont lancé des insultes anti-serbes qui ont entraîné des violences que rarement des sports autres que le football avaient connues : jets de bouteilles, affrontements avec des barres de fer, attaques des supporters adverses avec des fusées de détresse, etc. Les conflits ethniques peuvent ainsi perdurer et prolonger la guerre dans le sport qui devient un terrain idéal pour la construction ou le renforcement des identités nationales¹⁵. Le sport est aussi le reflet des tensions politiques existantes qui trouvent corps, sens et expression à travers un supportérisme exacerbé et chauvin conduisant au nationalisme ou l'accompagnant. L'exemple yougoslave n'est pas unique. Le supporter albanais poignardé à l'issue de la rencontre qui a opposé l'équipe de football d'Albanie (vainqueur du match) à celle de la Grèce (championne d'Europe en titre) s'inscrit dans cette perspective¹⁶, Info-Grèce¹⁷ déclarant : *«Ce qui avait retenu l'attention des supporters était l'annonce d'une descente menaçante de nationalistes albanais visibles dans la capitale albanaise dès jeudi. Une victoire sur la Grèce était devenue une affaire "nationale" et de promotion de l'idée de la Grande Albanie qui irait du Kosovo (Serbie) à Igoumenitsa (Grèce)»*. Même si ce commentaire ne retransmet qu'une partie de la vérité et de la réalité historique à la genèse des affrontements et du meurtre qui a eu lieu, force est bien de constater que ce sont des oppositions nationalistes qui peuvent trouver corps et sens dans des enracinements ethniques.

C'est probablement ce qui distingue le plus les hooligans du Nord et du Sud de l'Europe aujourd'hui, cette opposition ethnique qui n'est que le résultat, ou le prolongement, de l'effondrement de l'ancien bloc de l'Est et de revendications nationales, territoriales et ethniques, jusque-là contrôlées et réprimées.

Comme le suggère Bromberger, c'est le propre des villes du Sud de

susciter une ferveur et une passion sans commune mesure pour le football. La raison n'est pas, seulement, climatique bien que cet aspect ait probablement un impact sur la venue des supporters au stade. Il est passionnel, peut-être, festif, très certainement, le propre de certaines villes sinistrées encore, comme Marseille, Naples et bien d'autres, sportif, enfin ; les Espagnols et les Italiens notamment n'ont-ils pas longtemps dominé le football européen en Coupe d'Europe ? Car, ce qui distingue les supporters du Nord et du Sud de l'Europe, hormis les Anglo-Saxons, pour qui le football est un élément du patrimoine culturel et une partie intégrante de la culture ouvrière, c'est le nombre de supporters. Etre violent nécessite de se déplacer ou d'être nombreux à domicile. Ce n'est pas un hasard si les hooligans les plus violents en France sont à Marseille, ville où le nombre de supporters (25 000 la dernière saison) est le plus important. La force du groupe, sa réputation, sa capacité à faire front, à mobiliser, à attaquer ou à se défendre se trouvent bien, en partie du moins, dans le nombre d'individus qui le compose. Comment se distinguer ou provoquer les autres quand on est 50 comme les Roazhon Celtic Kop (Rennes en France) et que l'on doit se déplacer chez les Marseillais et s'opposer aux South Winners (3 500), au Commando Ultra (2 500) ou à la North Army Yankee (1 800) ?

Si les groupes les plus importants en nombre sont dans le Sud de l'Europe, cela tient peut-être tout simplement au fait de leur organisation en groupe Ultras et de la nécessité d'être nombreux pour organiser les *tifos*.

Quelles qu'en soient les raisons, Le Bon¹⁸ a montré depuis longtemps que les foules procurent tout à la fois excitation, mimétisme, anonymat et protection à ceux qui les composent au point que parfois certains en viennent à commettre des actes qu'ils ne commettraient pas individuellement hors de ce contexte. Mais dépassant la question de la suggestibilité des foules et de la régression de l'homme en foule, il est simple de constater qu'une minorité d'individus (le noyau dur) peut entraîner l'intégralité du groupe dans la violence. Certes, des groupes inférieurs en nombre peuvent également commettre, ponctuellement et sporadiquement, des actes très violents. Le lynchage du gendarme Nivel en France en est un exemple. Mais les actes les plus graves et les affrontements les plus violents sont toujours le fait des groupes les plus importants en nombre comme le montrent tout à la fois les statistiques officielles¹⁹ et les diverses études anthroposociales²⁰.

A l'évidence il existe très peu de différences entre les hooligans du Nord et du Sud. Les violences dont les hooligans font preuve ont des fondements, des origines et des formes d'expressions similaires.

La distinction observable à première vue n'est que le reflet des représentations collectives forgées depuis le Heysel et l'illusion d'un supportérisme Ultra, festif et coloré, qui serait, par voie de conséquence, moins violent que son homologue « anglais ». En se concentrant sur la violence de ceux qui ne portent pas les couleurs du club, on en arrive à négliger deux aspects importants. Le premier est que le hooliganisme n'est pas le fait de gens extérieurs au football. Il est bien l'expression d'une culture oppositive propre aux supporters. Ce faisant, le second est évident : à vouloir nier que les hooligans sont bel et bien des supporters, le football garde une image de sport propre et utilise cette idée pour faire porter sur la société la charge financière et morale d'un débordement passionnel qu'il a pourtant volontairement, ou inconsciemment, suscité ou laissé se développer.

Dominique Bodin est maître de conférences en sociologie et expert au Conseil de l'Europe. Stéphane Héas est maître de conférences en sociologie. Luc Robène est maître de conférences en histoire à l'Université de Rennes 2, UFR STAPS, et membre du laboratoire didactique, expertise et technologie des APS.

Notes :

1. Bodin, D. (1999). *Hooliganisme. Vérités et mensonges*. Paris, ESF ; Bodin, D. (2003). *Le hooliganisme*. Paris, PUF, coll. QSJ ? ; Bodin, D., Robène, L., Héas, S. (2004). *Sports et violences en Europe*. Strasbourg, Editions du Conseil de l'Europe.

2. Etendue aux 45 pays membres du Conseil de l'Europe.

3. Lors du match de qualification pour le championnat du monde de football, l'Albanie a battu la Grèce, champion d'Europe en titre, 2-1 à Tirana. Un car de supporters grecs a été sévèrement caillassé en chemin par des villageois albanais. L'importante communauté albanaise de Grèce a bruyamment manifesté sa joie dans les villes de la Grèce du Nord. Les hooligans grecs, organisés au sein de « Galazia Stratia » (Armée Bleue), rejoints par les militants d'extrême droite proches de l'Église orthodoxe grecque « Chryssi Avgghi » (L'Aube d'Or), ont contremanifesté, détruisant de nombreuses voitures appartenant aux travailleurs immigrés albanais. Dans l'île de Zakynthos, un Gréco-Américain bien connu des services de police a mortellement poignardé un immigré albanais.

4. Merton, R. (1953). *Éléments de théorie et de méthode sociologique*. Paris, Plon, édition 1965.

5. Bodin, D. (1999). « Football, supporters, violence. La non-application des normes comme vecteur de la violence ». In *Revue juridique et économique du sport*, 51, 139-149 ; Bodin, D., Trouillet, D. (2001). « Le contrôle social des foules sportives en France : réglementation, difficultés d'application et extension des phénomènes de violences ». In D. Bodin (dir.). *Sports et violences*. Paris, Chiron, pp. 147-168.

6. Harrington, J. (1968). *A preliminary report on soccer hooliganism to Mr Denis Hotell, Minister of Sport*, HMSO ; Ehrenberg, A. (1991). *Le culte de la performance*. Paris, Pluriel ; Bromberger, C. (1995). *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris, Editions de la maison des sciences de l'homme, entre autres.
7. Groupe de supporters toulousains (France).
8. Broussard, P. (1990). *Génération Supporter*. Paris, Robert Laffont.
9. Le terme de *casuals*, qui vient de *casual clothing* (habits normaux, habituels), caractérise les hooligans qui ne portent pas les couleurs du club pour mieux échapper au contrôle social mis en place.
10. Où la fac d'Assas affrontait celles de Nanterre et de Jussieu.
11. *Op.cit.*
12. Propos repris par l'UNESCO et consultables sur : http://www.unesco.org/courrier/2000_11/fr/ethique.htm
13. Propos qui ont fait l'objet d'un «Carton Rouge» dans *L'équipe magazine* du 30 avril 2004, 104, p. 19.
14. Voir le chapitre 20.
15. Grubisa, D. (2003). «Le water-polo ou la guerre par d'autres moyens». *Courrier international*, 660, p. 14 ;
16. Voir la note 3.
17. <http://www.info.grece.com/print.php?sid=1937>
18. Le Bon, C. (1895). *Psychologie des foules*. Paris, PUF, 5ème édition 1995.
19. Rapports annuels de la Direction Centrale de la Sécurité Publique. *Football 1ère et 2ème division. Les clubs français et leurs supporters*.
20. Bodin (*Op.cit.*) ; Bromberger (*Op.cit.*) ; Dupuis (*Op.cit.*) ; Elias, N., Dunning, E. (1986). *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris, Fayard, traduction française 1994.